

## RENCONTRÉS DEHORS

(entre autres)

> Un vieux monsieur, le regard fuyant, il porte un chapeau, un manteau gris, un cabas tout froissé. J'avais posé mon livre sur le banc, pendant que je m'éloignais pour prendre l'ensemble en photo. Quand je reviens, le livre n'est plus là. J'espère au moins qu'il sera lu.

> Les gens passent, jaugent de loin. Ils ne s'approcheront qu'une prochaine fois. Quelqu'un me dit que les gens doivent s'habituer à ma présence.

> Une dame, un peu revêche, elle ne croit pas qu'on puisse prêter un livre à un inconnu et le voir en retour.

Elle avait proposé de faire la lecture aux personnes âgées dans une résidence du quartier. La direction avait repoussé son offre. Elle en reste un peu vexée, déçue aussi; elle aurait aimé se rendre utile, ça lui aurait fait une raison de se lever le matin. Elle n'a pas proposé ailleurs parce qu'elle ne veut pas devoir prendre le bus.

Un autre jour, elle m'amène un livre lors de sa promenade matinale. Elle le tient dans la main, emballé dans un sachet plastique. Sarah Chardonnens, *Parfum de jasmin dans la nuit syrienne*.

> Une chanson de Renaud, elle trotte dans la tête.  
*Mes copains sont tous en cabane  
ou a l'armée ou à l'usine.  
Ils se sont rangés des bécanes,  
y a plus d'jeunesse, tiens ça m'déprime.  
Alors pour mettre un peu d'ambiance  
dans mon quartier de vieux débris,  
j'ai groupé toutes mes connaissances  
intellectuelles et c'est depuis  
que j'suis une bande de jeunes  
à moi tout seul...*

> Claire raconte, un jeune homme hérite du tabac de son oncle. Il décrit ses rêves et les affiche dans sa vitrine. Au fil des jours, des gens prennent l'habitude de venir les lire. (Robert Seethaler, *Le Tabac Tresniek*)

> Un grand atlas, ouvert sur le bac du vélo; un tabouret est posé devant, comme une invitation. Un vent chaud souffle très fort et tourne les pages, feuilleter le monde.

Je m'assieds moi-même sur le tabouret, ouvre l'atlas à la page du Moyen-Orient. Une main tient l'*Usage du monde*, l'autre piste Nicolas Bouvier, de Tabriz à la frontière indienne. La trace se perd plusieurs fois, l'échelle de la carte est trop réduite, mais je suis heureux chaque fois que je parviens à remettre le doigt dessus, comme si je les rejoignais brièvement dans leur périple, lui et Thierry Vernet en Topolino, moi en trichant, à vol d'oiseau.

Une dame promène son chien. Elle demande si l'atlas est à vendre ou à donner. Ni l'un ni l'autre, il est là pour être consulté. Elle ne comprend pas, s'excuse de ne pas pouvoir le prendre parce qu'elle ne lit pas bien le français. Ce sont des cartes, pas besoin de lire, je veux lui dire qu'elle peut le consulter, il reste là. Elle m'interrompt, me suggère de trouver une école qui le voudrait; grand comme ça, il serait pratique pour des enfants.

> Les mots, difficiles à trouver pour expliquer simplement ce que je propose. Au fil des semaines j'enlève parmi eux ceux qui ne font qu'emberlificoter le message, qui expliquent trop. Plus on est au clair avec ce qu'on veut transmettre, plus ce qu'on en dit devient évident. Il s'agit d'un va et vient, essayer de mettre des mots aide à cerner la pensée. Je finis par écrire:

*Empruntez un livre, gratuitement et sans  
échéance,  
ou prêtez-en un que vous aimeriez partager.*

*Jedi matin au parc de Valency à Lausanne,  
vendredi après-midi au terrain de Verdeaux à  
Renens.*

> Les livres accrochés à un arbre. Chacun pend au bout de sa ficelle, oscille avec le vent, plus ou moins fort selon son poids. Ballet flottant. Le vélo est visuellement encombrant.

> Une jeune femme s'arrête, intriguée par les livres accrochés à l'arbre. Elle regarde, puis dit qu'elle reviendra quand il y en aura des plus joyeux. Elle pense que les gens ont besoin de choses positives en ce moment.

> Le cycliste. Il fait des tours dans le parc, pour se maintenir en forme. Il passe toutes les semaines, sauf quand il pleut. Il s'arrête pour me serrer la main, me demande s'il doit m'amener un café, puis se rappelle que j'ai tout ce qu'il faut. La première fois il avait apprécié ma cafetière italienne et il avait tâté d'un air dubitatif le pneu avant du vélo. Il avait raison, la chambre à air perdait, la semaine suivante elle était à plat.

Quand le vent souffle, il continue à pédaler, de peur de prendre froid. Nous échangeons quelques mots à chaque passage. Salut! toujours là ... ça va? ... Bonne journée, je ne m'arrête pas, hein.

Un matin, il m'amène un livre. Jules Romains, *Knock*, enroulé dans son porte-gourde. « L'ère médicale » on est en plein dedans, mais ce n'est qu'une partie de la grande ère commerciale, ou publicitaire; l'ère des besoins que l'on s'invente, insidieusement suggérés pour faire tourner la machine.

> Le prêt, engage une responsabilité dont on se défait un peu facilement avec l'achat. Il peut compliquer l'approche mais il esquisse un lien. Si, dans son résultat, un prêt qui n'est pas restitué s'apparente à un don, le geste diffère par son intention, par son récit, sa motivation.

> Une dame remonte le chemin à l'aide d'un déambulateur. Elle s'y assied fréquemment pour faire des pauses. Elle vient presque tous les jours, s'installe sur un banc avec d'autres italiennes, parfois un ou deux hommes retraités. Quand le banc est complet, le dernier arrivé se met sur le déambulateur. Lieu de discussions sonores et animées, en italien parcouru de français.

Elle est toujours la première, mais cet après-midi les autres tardent. Elle s'impatiente visiblement, soupire, râle, lève et abaisse les bras. Elle vampirise toute tête connue qui passe à portée de voix – comment va ta femme, et ta fille, et ta maman ...

Les autres n'arrivent pas, le rendez-vous est sans doute tacite, non contraignant. Comme un enfant va jouer dans la cour d'école, si peuplée d'habitude qu'elle offre l'assurance de trouver un camarade; mais qui peut aussi se trouver vide, par un concours de circonstances que celui qui attend seul peine à ne pas prendre pour un désaveu. Il envoie son ballon contre le mur, pour se faire des passes à lui-même, s'apprête à rentrer, redoute peut-être qu'à la maison on s'étonne qu'il soit déjà de retour. C'est généralement à ce moment – le dernier – qu'une personne apparaît, entraînant presque par magie une deuxième à sa suite. Le sentiment d'abandon s'évapore.

La dame sur son banc n'est plus seule, une, puis deux femmes s'installent. Le temps de l'écrire et un autre habitué les rejoint.

> Le paradoxe du lieu : pour être convivial il gagne à être un peu fermé, mimer l'enveloppement, et bêtement il en devient moins ouvert.

> M. Girod se promène. Comme chaque semaine, nous échangeons quelques mots. La première fois, il s'était arrêté alors que j'écrivais, assis par terre. Vous écrivez ? Je peux vous lire un poème ? je l'ai écrit ce matin.

Depuis, il le fait régulièrement, il lit à haute voix son poème du jour tout en me laissant suivre sur sa tablette numérique. Je lui demande s'il y tape directement ses textes. Non, il écrit d'abord à la main, puis transcrit fidèlement son texte, ne se permettant que de corriger les erreurs de langue et la ponctuation. Il a été correcteur, il dit qu'il agit lors de la transcription de ses propres textes comme s'ils étaient ceux d'un autre. Par respect pour l'inspiration qui guide le premier jet; selon lui elle est présente quand on écrit à la main et disparaît par la suite.

Il me tend sa carte : artisan psalmiste euphonien. Il compose de la musique, mais ne se considère pas comme un créateur – il n'y en a qu'un, c'est Dieu, nous ne sommes que des artisans du donné.

Un matin, il avait acheté des billets de loterie, m'en avait donné un en me souhaitant de gagner vingt mille francs. J'ai gagné deux francs, n'ai jamais pensé à le remercier.

Un autre jour, il m'amène les partitions de sa dernière composition, un cantique existant qu'il a modifié en accord avec sa théologie personnelle. Il me chante le début, indiquant au passage ses corrections, autant sur la musique que sur le texte, m'en explique les raisons comme il m'explique ses poèmes.

> Sur un banc, une clé scotchée. Geste empathique.

> Un homme, casquette USA sur la tête, moustache blanche qui descend jusqu'au menton. Il dit que sa compagne a beaucoup de livres. Des livres, bon, sur le Valais. Ils sont gris, de ce format comme ça – il montre avec les mains – des livres, disons, intellectuels. Puis il ajoute, comme s'il venait de trouver ce qui me ferait comprendre d'un seul coup : des livres en papier ! vous voyez ? Je hoche la tête.

Des livres sur le Valais, comme ... vous connaissez Maurice Chappaz ?

Toute la conversation est pareillement bancale. Je peine à suivre et me dis que dans une certaine mesure nous sommes tous confrontés à l'imprécision du langage. La pensée ne se dit qu'incomplète. Ce qu'on croit recouvrir avec les mots n'est en partie formé que dans notre tête et reste difficile à partager.

> La pluie. Les livres sont emballés dans des sachets en plastique, suspendus à une ficelle tendue entre un arbre et un lampadaire.

> Une femme avec un bras dans le plâtre. Elle a beaucoup de temps pour lire. Elle emprunte un livre, le ramène deux semaines plus tard avec d'autres qu'elle veut me laisser. Marc Lévy et des auteurs du même genre. Elle veut en prendre un nouveau, ne trouve pas grand chose qui la tente, mais de la poésie ça lui ira. Elle n'ouvre pas le livre, se fie à la couverture : Henri Michaux, *Poteau d'angle*.

> Une dame demande des explications, et s'empresse de partir – voilà, je sais tout, merci monsieur. Comme si elle avait peur que je commence à lui raconter ma vie. C'est peut-être l'impression que je donne, ayant le temps j'en dis trop, mes phrases s'étirent. Installé sur une durée différente, puisque je suis là tout le matin, mon rythme malgré moi retient les gens.

> Un vieil homme marche lentement, avec une canne. Une feuille jaune tombe d'un arbre et se pose sur son bonnet. Elle y reste, pendant qu'il avance doucement.

> Maude vient plusieurs fois, même sous la pluie. On partage le café, on discute. Elle amène des livres, en emprunte, en envoie par la poste. Sa participation aide à faire vivre le lieu. Elle a des scrupules à emprunter trop de livres à la fois, ne veut pas croire qu'elle est quasiment la seule à le faire, qu'elle ne prive personne.

Elle dit que le vélo avec les livres, la guirlande qui flotte au vent, le soleil rasant qui traverse les arbres dénudés, tout ça forme quelque chose de beau. L'air de signifier que c'est déjà suffisant.

> Une dame m'amène des livres qu'elle n'a pas le cœur de jeter – ce sont ses mots. Elle les a lus plusieurs fois, chaque fois comme si c'était la première, elle ne se souvient de rien, absolument rien. Ça l'inquiète. A son avis les gens ne lisent plus, et ça n'ira pas en s'améliorant. Est-ce qu'un jour il n'y aura plus de livres? Ce serait terrible, dit-elle, tous ces gens qui écrivent devraient trouver un autre moyen de gagner leur vie. En repartant, elle hésite, ne sait plus où elle a garé sa voiture.

> Le regard, étonnamment farouche, de vieilles personnes qui sans s'arrêter essayent de comprendre ce que je boutique. Elles ne répondent pas à mon bonjour.

> Les questions habituelles: qui vous paie pour faire ça? (Personne. Certains ne parviennent pas à comprendre, ça sort de leur monde, ils manquent de catégorie pour y ranger ce que je fais.) Et ça marche? (A mon avis, oui, certaines personnes viennent fréquemment échanger quelques mots, d'autres ont emprunté un livre, l'ont lu et me l'ont ramené. D'autres encore, et ceci était presque inespéré, m'ont amené un livre pour le mettre en prêt. Pas beaucoup, c'est sûr, et seulement après un bon mois de présence, mais la considération statistique n'est pas pertinente dans l'espace que je tente d'ouvrir.)

> Un homme, barbu, hirsute, fidèlement attaché à son banc, tous les jours, par tous les temps. Il accoste les femmes, mais très mollement, il reste assis et se contente d'essayer d'attirer leur attention en marmonnant des phrases incompréhensibles. Parfois il dort un moment, d'autres fois il se lève et titube jusqu'à un autre banc.

> Des sportifs, deux hommes très démonstratifs dans leurs efforts physiques. Une femme passe en courant pour attraper son bus à l'arrêt tout proche, et c'est plus fort qu'eux ils commencent à siffler et à crier de manière véritablement humiliante. Puis ils continuent à faire les malins avec leurs haltères.

> Un bonjour prononcé suffisamment fort pour que je lève la tête de mes préparatifs. Le bonhomme est là tous les jours, se promène longuement dans le parc pour soigner ses articulations, garder la forme. Je crois me souvenir qu'il ne lit pas en français. On se salue d'un signe de la main et d'un sourire.

> Deux gamins tournent autour du vélo. Ils me demandent pour chaque objet – livre, guirlande, sac à dos, vélo – s'il est à vendre, si on peut acheter. Ils sont particulièrement turbulents, le plus petit joue avec la chaîne du vélo, puis ouvre tous les livres. Moi je sais lire, il dit, je suis à l'école. Il déchiffre une lettre à la fois, à la quatrième il s'arrête, il a perdu le fil.

Ils reviennent un autre après-midi, les deux mêmes, courent un peu autour de moi et ne s'attardent pas ; ça m'étonne. Au moment de ranger, je m'aperçois qu'il me manque le petit tabouret à trois pieds qui rentrait si bien dans le bac du vélo.

> Une dame qui promène son chien, régulièrement s'arrête. Elle parle de Chessex en disant Jacques. Elle y revient souvent, déroulant son récit dans un sens ou dans un autre selon le point auquel elle parvient à l'attacher.

> Le froid, octobre, il devient difficile de tenir plusieurs heures dehors sans trop bouger. Je prépare un petit papier que je plie de manière à pouvoir changer son message. Il y en a quatre, sous l'en-tête *si vous me cherchez: je bois un café au Tournesol / je discute vélo à la Pédale / je fais un tour pour me réchauffer / je reviens de suite*. Je le suspends quand je pars, avec un deuxième paquet qui contient du papier et un crayon : *pour me laisser un mot (ou plusieurs)*.

DEHORS! lecture & prêt

tentative de créer un lieu public avec des bouts de ficelles et des livres, entre juin et octobre 2016, à Lausanne et Renens.

Baptiste Oberson